

Gauchos, vaqueros et cow-boys : la fin d'un mythe et d'un mode d'élevage américain ?

Par Bertrand Lemartinel

L'idée que des terres supposées vierges, prairies et pampas propices à l'élevage, étaient sur le Nouveau Continent à la disposition des colons européens, a conduit à la conquête brutale de cet Ouest réputé sauvage au milieu du dix-neuvième siècle. Les actes de fondation sont toujours créateurs de « récits nationaux », voire de mythes, qui se sont effectivement construits dans la période qui a suivi l'accomplissement de ce que l'on a parfois appelé une « destinée manifeste ». Mais les contraintes extrêmement fortes opposées à la mise en valeur des territoires ont – à peine cent ans plus tard – conduit à l'affaiblissement, voire à la disparition d'une économie aux bases trop incertaines. Il s'en est suivi au pire un abandon, aux mieux une reconfiguration des grands espaces qui avaient autrefois contribué à l'édification des rêves américains.



Prairies de Yellowstone, Wyoming (Photo B. Lemartinel)

Le garçon vacher, fondateur du mythe conquérant des espaces américains

Il est vrai que dans un premier temps, les cow-boys, les vaqueros et les gauchos – quelle que soit la façon dont on les nomme – ont largement façonné leurs espaces, en posant des barbelés sur la prairie. Ils l'ont fait au détriment des premières nations, dont ils ont déstructuré les modes de vie et les systèmes économiques, quand elles n'ont pas été exterminées. En Amérique du Sud, on a ignoré jusqu'à leur réalité, puisque cette poussée vers l'Ouest a été nommée la *conquista del desierto*, la conquête du désert. Les films ont magnifié – au moins en Amérique du Nord – une



Province de Salta, Argentine (photo B. Lemartinel)

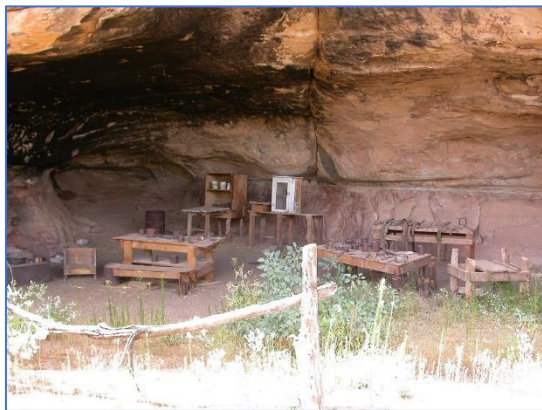
histoire somme toute assez brève, et l'ont largement réécrite puisqu'ils ont oublié qu'un tiers des cow-boys, après 1865, étaient d'anciens esclaves noirs venus des États du Sud. Le *whitewashing* a fonctionné à plein : Marion Mitchell Morrison, pardon, John Wayne, est devenu l'archétype du valeureux cow-boy et la liste est longue des acteurs d'Hollywood qui ont chaussé les étriers pour défendre d'innocents paysans des violences indiennes ou de bandits cruels. Même si le contexte social était différent en Amérique latine, tout particulièrement en

Argentine, le mythe a tout aussi bien fonctionné, puisque l'on trouve encore le long des routes des sortes d'autels dédiés au *gauchito Gil*, figure emblématique de la liberté. Car, au Nord comme au Sud, les garçons vachers, ont été les archétypes d'hommes libres, courageux et redresseurs de torts, quand bien même ils n'étaient pas, comme le *Gauchito*, faiseurs de miracles et révévés dans des processions. Curieusement, c'est au moment où déclinent les grands élevages hyperextensifs que le mythe se déploie dans l'économie réelle. Certes, le jeans – qui, ce n'est pas un hasard se nomme *vaquero* en espagnol – avait déjà acquis sa notoriété chez les orpailleurs ; mais c'est bien



Marlboro, en 1960, qui met en scène Darrell Winfield, un authentique cow-boy de l'Oklahoma, pour promouvoir la vente de ses cigarettes. Le tabac est alors assimilé à la liberté, au paradis plus ou moins perdu des Hautes Plaines, tout ce qu'il n'est pourtant pas.

« *Hard work, low paid* » : un métier et des exploitations en déshérence



Bivouac près de Moab, Utah (Photo B. Lemartinel)

Las, on est très loin du folklore à la Yves Montand chantant le bivouac des cow-boys « dans les plaines du Far-West ». La réalité est tout autre. Pour les gardiens de troupeaux, ce sont d'épuisantes journées à cheval et au pas, des nuits froides passées dans des campements de fortune. Les carences alimentaires sont particulièrement prégnantes chez les gauchos, frappés par des maladies rénales qui trouvent leur origine dans une exclusive consommation de viande (jusqu'à 3 kg par homme et par jour !). Les salaires sont faibles : en 2018, aux États-Unis, il est de plus de 30% inférieur au salaire moyen, alors que les journées

de travail passent souvent les dix heures, sept jours par semaine. Comme me l'a dit une exploitante de l'Ouest canadien, mais c'est aussi vrai aux États-Unis, il se résume ainsi : *hard work, low paid*. Le très dur métier de meneur de troupeaux a, depuis les années 1950, de plus en plus difficilement recruté. C'est vrai partout. Dans le Noroeste argentin, les troupeaux sont à peine gardés et circulent comme bon leur semble, traversant sans surveillance les routes. Dans la pampa, cause ou conséquence ?



Ferme abandonnée, Clearwater, Alberta (Photo B. Lemartinel)



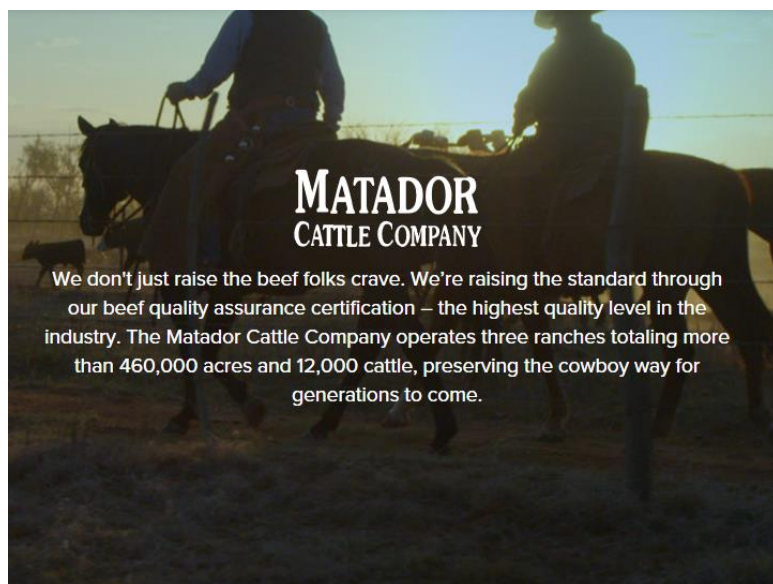
l'abandon du réseau ferré a précipité le déclin des exploitations et partant, de leurs cavaliers. En Bolivie, les immenses parcs à lamas de l'Altiplano sont désertés. Aux États-Unis, comme au Canada, il est fréquent de trouver étables vides et exploitations abandonnées, alors même que les voies de communication sont proches. Les grandes

cattle companies se sont très souvent désengagées, laissant à l'abandon d'immenses terrains de parcours, et les fermiers sont à la peine, malgré un mode d'élevage qui pourrait sans grande difficulté être qualifié de « biologique », dans la mesure où les animaux ont champ libre durant la belle saison et ne sont regroupés qu'au début des grands froids. Parfois même, c'est la misère qui apparaît, surtout quand les cow-boys d'origine autochtone sont mis au chômage. L'image classique des anciens manuels de géographie, qui opposaient en Amérique continentale des zones de naissance opposées à celles d'engraissement, n'a plus cours. Les rares endroits où l'on peut encore voir des *vaqueros* sont ceux où l'agriculture est dans une situation de quasi-coma : c'est ainsi qu'à Cuba, on croise encore des *vaqueros* dans la région de Sancti Spiritus et de Camagüey, où d'immenses friches servent de pâture à des troupeaux épars, fournissant un lait hors de prix (1 CUC, quand le salaire mensuel moyen est de 30 CUC) et la viande rare d'un plat traditionnel cubain la *ropa vieja* (littéralement : haillon, en fait bœuf effiloché).



Vaquero, Sancti Spiritus, Cuba (Photo B. Lemartinel)

Reconversions et reconfigurations des espaces



Les reconversions sont plus ou moins complètes et prennent des formes fort variées. Quelques grandes *cattle companies* comme Matador (trois ranches, 460000 acres, 12000 bêtes) vendent du bœuf dit « certifié », de haute qualité, en s'appuyant sur l'image très « écologique » de l'élevage extensif traditionnel. Il existe toutefois des formes de concentration de l'activité, que ce soit par la création de *feedlots* irrigués ou de *colonies* isolées du monde pour des raisons de prophylaxie. Mais ces formes

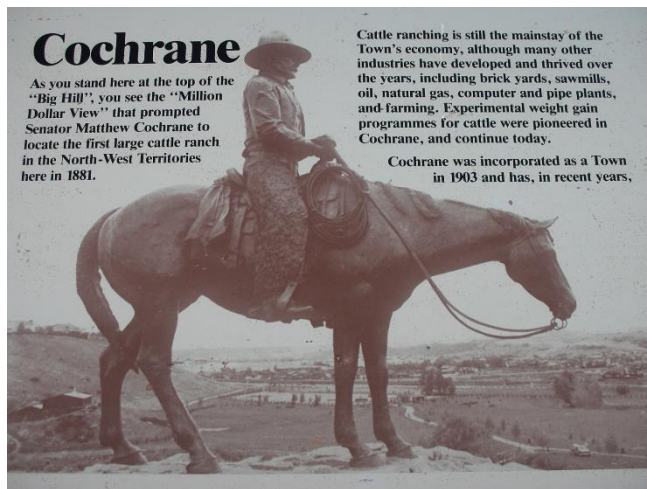
particulières exigent des capitaux dont disposent rarement les exploitants historiques. On observe aussi un changement de nature des animaux élevés : dans les grandes prairies d'Amérique du Nord, se sont développés les troupeaux de bisons « domestiques », mais aussi de faunes plus exotiques, comme les lamas, les autruches (Nouveau-Mexique) ou localement, en Amérique du Sud, les vigognes quasi-sauvages dont la laine est très valorisée. Le Pérou (province de Cusco) a regroupé dans des coopératives de petits éleveurs utilisateurs de vastes prairies de parcours. Ce peut être aussi de la pluriactivité, les *ranches* ou les *haciendas* accueillant aussi des touristes et promouvant des rodéos ou... l'apprentissage du métier de cow-boy.



Prairie et pétrole, Edmonton, Alberta (Photo B. Lemartinel)

Dans ce même mélange des genres, les fermiers, tout en laissant les bovins derrière les barbelés, louent les prairies aux compagnies pétrolières, si pétrole il y a : on voit alors des arbres de Noël à côté des abreuvoirs. Une chose est sûre : les seuls cow-boys professionnels très bien rémunérés sont ceux, éloignés des élevages, qui « tournent » dans les rodéos et *stampede* de l'Amérique du Nord (salaire moyen annuel en 2014 : 150000 US \$). Le métier est dangereux : il n'est pas rare qu'ils échangent la selle du cavalier contre le fauteuil roulant du paraplégique... Mais le spectacle contribue au maintien du mythe fondateur : il s'ouvre toujours aux États-Unis sur la diffusion de l'hymne national et la prière aux soldats engagés dans les opérations extérieures.

Conclusion



Le cow-boy fondateur, Cochrane, Alberta (Photo B. Lemartinel)

Si les *ranches* et autres *haciendas* ont la plupart du temps cédé la place, au mieux à des formes renouvelées d'élevage ou à la pluriactivité, au pire – mais tout est question de point de vue – à un folklore touristique parfois désolant, il n'en reste pas moins que subsiste, fortement ancrée, l'image magnifiée de leurs créateurs. On a voulu oublier qu'ils furent souvent des conquérants sans pitié pour les autochtones et préférer retenir l'idée que leurs efforts d'hommes libres et courageux ont participé à la construction de nouvelles nations dans les deux Amériques. A l'histoire – au fond très courte – s'est substitué le récit. Aujourd'hui – la mode filmique des *westerns* est largement passée – il n'en reste

qu'une mise en scène dont témoignent d'hasardeuses reconstitutions touristiques. Mais elles parlent puissamment au subconscient des spectateurs qui viennent s'en imprégner.